

A

Abolitionnistes (Les)

Aimé Césaire n'est pas un ingrat. Éternellement fils de l'Afrique, profondément Martiniquais, il ne veut pas oublier ce qu'il doit aux Français qui ont lutté contre l'esclavage.

«L'abbé Grégoire, Victor Schœlcher, et toutes ces voix d'hier et d'aujourd'hui, qui se sont engagées pour l'Homme et ses droits, au-delà de la race et contre la discrimination, ont été des guides dans ma vie, et représentent à jamais un formidable élan de générosité et de solidarité de l'Occident, une contribution essentielle à l'avancée des idées d'universalité concrète et d'humanisation – sans lesquelles notre monde actuel ne pourrait pas envisager d'évoluer positivement. Je suis à jamais leur frère de luttés et d'espérances.» (*Le Courrier de l'Unesco*, mai 1997)

Afrique (L')

L'Afrique est le continent noir.

Aimé Césaire l'aime parce qu'elle lui révèle qu'il a des ancêtres situables et un passé autre que celui imposé à un îlien sans racines. C'est sa source.

Il la croise à Paris en septembre 1931. Sa première rencontre est avec Ousmane Socé Diop alors que lui est assis sur un banc dans un couloir à la Sorbonne : «Je vois arriver un grand Noir très sympathique. On s'adresse la parole mutuellement. Il se présente: «Ousmane Socé du Sénégal». On bavarde. Il me dit qu'il était venu à Paris pour des études de vétérinaire mais qu'il préparait en même temps une licence ès lettres. C'est lui le premier Africain que j'ai connu.» (Entretien avec Georges Ngal, 1967)

Et puis vient Léopold Sédar Senghor, peu de jours après... «Senghor remplissait le vide que j'éprouvais et j'ai compris pourquoi je n'étais pas heureux à la Martinique. Par lui, j'ai très bien senti que mon vrai monde, c'était quand même le monde africain. Nous ne connaissions pas grand-chose, mais nous lisions tout ce qui paraissait sur l'Afrique : les contes, les légendes, l'histoire de la civilisation africaine... Et pour moi, ça a été la révélation de ce

monde dont je n'avais que de très vagues prémonitions. Ce qui était confus en moi à ce moment-là s'est précisé, et j'ai pu jeter un regard critique sur la société antillaise, mieux comprendre ses manques, ses lacunes, ses altérations. J'ai compris alors que la société martiniquaise était une société aculturée. C'était une civilisation noire transportée dans un certain milieu, dans un certain contexte ; une civilisation qui s'était peu à peu dégradée pour en arriver à ce magma invraisemblable, à cette anarchie culturelle dans laquelle nous vivions. Il était naturel que je ressentie cette dégringolade et que l'Afrique m'apparaisse, très romantiquement, comme une sorte de paradis d'où nous avons été chassés. A mon retour, j'étais gros de tout ce que j'avais vu et plein de cette vision de l'Afrique que j'avais reçue par personnes interposées. [L'Afrique.] je l'ai découverte à Paris, à travers les Africains ; mais ma géographie est avant tout humaine : je crois effectivement que je devais la porter plus ou moins en moi. En vérité, je n'avais presque rien lu sur l'Afrique quand j'ai quitté la Martinique, mais ça correspondait à une aspiration et la rencontre avec Senghor a fait le reste. Cela signifie que même dans un monde aussi aliéné que le monde martiniquais, nous restions, au fond, conscients de notre nature africaine.» (*Magazine littéraire*, novembre 1969)

L'amour n'interdit pas la lucidité sur la dérive des régimes autocrates après l'indépendance : «L'Histoire est toujours dangereuse. [...] Dès 1966, face à la grande espérance de ce que l'on a appelé le «Soleil des indépendances», j'en avais la claire vision. Je l'ai d'ailleurs exprimée au colloque d'ouverture du Festival Mondial des Arts Nègres à Dakar, le 6 avril 1966, face à un parterre de dignitaires africains tout neufs, et il faut l'avouer, peu lucides sur le monde, ses rapports de forces, sur eux-mêmes et leur irréversible responsabilité. J'ai dit : «L'Afrique est menacée. Menacée à cause de l'impact de la civilisation industrielle. Menacée par le dynamisme interne de l'Europe et de l'Amérique. On me dira : «pourquoi parler de menace, puisqu'il n'y a pas de présence européenne en Afrique, puisque le colonialisme a disparu et que l'Afrique est indépendante ?» Malheureusement, l'Afrique ne s'en tirera pas à si bon compte. Ce n'est pas parce que le colonialisme a disparu que le danger de désintégration de la culture africaine a disparu. [...] Le bouclier d'une indépendance qui ne serait que politique, d'une indépendance politique qui ne serait pas assortie et complétée par une indépendance culturelle, serait en définitive le plus illusoire des boucliers et la plus fallacieuse des garanties.» (*Le Courrier de l'Unesco*, mai 1997)

Aimé Césaire ne foule le sol de l'Afrique qu'en 1961, lors d'un voyage en Guinée, seul pays à avoir répondu «non» à la Communauté avec la France. Il a 54 ans. Il ne multipliera pas les voyages sur le continent-mère – ni tournées ni tourisme... Dans les années qui suivent, raconte Jean-Paul Césaire, Senghor lui propose d'abandonner la politique pour le poste de recteur de l'Université de Dakar.

Les derniers mots du roi Christophe s'adressent à l'Afrique :

« Afrique ! Aide-moi à rentrer, porte-moi comme un vieil enfant dans tes bras et puis tu me dévêtiras, me laveras. Défait-moi de tous ces vêtements, défais-m'en comme, l'aube venue, on se défait des rêves de la nuit... De mes nobles, de ma noblesse, de mon sceptre, de ma couronne.

Et lave-moi ! Oh, lave-moi de leur fard, de leurs baisers, de mon royaume ! Le reste, j'y pourvoirai seul. » (*La Tragédie du Roi Christophe*, acte III, scène 7)

Aliker (Pierre)

Né en 1907, au Lamentin, chirurgien.

Le docteur Aliker est le fidèle parmi les fidèles. Il est le sixième enfant d'une famille de sept où l'on est socialiste de tradition.

Les itinéraires des deux hommes se croisent au Quartier Latin. Boursiers l'un et l'autre, ils se doivent de réussir : « Nous étions tous deux redevables aux coupeurs de canne, nous avons conscience que nous étions des privilégiés, reconnaît Pierre Aliker » (*France-Antilles Magazine*, 20 mai 2000). Il revient au pays le premier, en 1938. Il est alors l'un des rares chirurgiens d'origine martiniquaise.

Il est premier adjoint du maire de Fort-de-France du début à la fin. En 1945, Aimé Césaire lui dit : « J'ai besoin de toi. » Un demi-siècle plus tard, le poète n'accepte un neuvième mandat de maire qu'à une condition : « Que Pierre me suive. » Il dit de lui : « C'est l'homme le plus cultivé que j'aie jamais rencontré. » De sept ans son aîné, le médecin siège jusqu'au dernier jour de son dernier mandat. Rien ne se décide sans qu'il ne donne son approbation.

Pierre Aliker est le premier du tandem à quitter la scène politique. Le médecin annonce son départ, en mai 2000, un mois avant le poète : « C'est clair, c'est net. Je passe la main... »

S'il est perpétuellement vêtu d'un costume de lin blanc, ce n'est pas par dandysme mais en souvenir de son frère André, militant communiste assassiné en 1934.

Un poème, *Entrée des amazones*, lui est dédié dans *Tropiques* (n° 6-7, février 1943) et un amphithéâtre du CHRU de Fort-de-France, La Meynard, porte son nom.

Américains (Ses)

« Black » est aussi la culture d'Aimé Césaire.

La ségrégation raciale aux États-Unis sévit jusqu'au crépuscule des années 1960. C'est dire si le combat des Noirs américains accompagne sa vie.

Le mouvement de la Renaissance noire, avec notamment W. E. B. Du Bois, lui offre plus une atmosphère pour faciliter sa prise de conscience qu'il

ne l'influence directement. En revanche, il est directement redevable à des auteurs qu'il découvre jeune à Paris où la plupart ont trouvé refuge.

Countee Cullen naît à New York en 1903. Fils adoptif d'un pasteur de Harlem, il fait des études brillantes qui le conduisent à Paris où il traduit Baudelaire. De retour en Amérique, il enseigne le français et écrit une œuvre montrant *l'amertume de l'homme cultivé que sa race isole* (*Le Robert*). *Seigneur je fabrique des dieux noirs aussi, / Osant même Vous donner / Des traits sombres et désespérés* (*Héritage*, cité par *Tropiques*).

Il meurt dans sa ville natale en 1946.

James Mercer «Langston» Hughes naît à Joplin, Missouri en 1902. Son œuvre poétique est influencée par les rythmes du jazz. Éditeur de textes du folklore noir, il combat la discrimination raciale. Il meurt à New York en 1967.

Claude Mac Kay naît en Jamaïque. Dans les années 1920, il milite dans les cercles communistes en Grande-Bretagne. Il vient à Paris en 1923, puis à Marseille – qui lui sert de décor pour son roman *Banjo* (1929, Paris, New York) où il décrit la vie des dockers noirs, mêlant des histoires nègres d'Afrique et d'Amérique ainsi que les contes antillais de Compère Lapin. Il meurt en 1947.

Lors d'un séjour en Floride en mai 1946, Aimé Césaire fait l'apprentissage personnel de la ségrégation alors qu'il se promène dans les rues de Miami avec Léopold Bissol, l'autre député de la Martinique, ébéniste de son état et ne parlant pas anglais. Bissol a soif, mais Césaire l'avertit : «Mon vieux, il faut faire attention. Nous sommes ici en pays de discrimination raciale. On ne peut pas rentrer dans n'importe quel bar. Il faut que nous regardions s'il y a des gens de couleur. Alors je vois un bar, et assise sur un tabouret, je vois une dame qui a un peu le type de certaines Américaines du sud, un peu le genre mulâtre, le teint très foncé, visiblement je voyais qu'elle n'était pas blanche, le teint était très noir, très foncé. Je me suis dit : «Elle ressemble à une femme de couleur, elle ressemble à une mulâtresse, par conséquent là, on peut y aller. C'est sans doute un bar sans discrimination raciale, puisque là, ils servent une femme de couleur.»

J'entre, et nous demandons une bière. La serveuse a dû se rendre compte qu'on n'était pas des noirs américains parce que nous parlions français. J'ai passé la communication en anglais et la dame m'a répondu sans agressivité particulière : «Monsieur, je suis désolée, mais ici on ne sert pas les gens de couleur.» Alors j'ai dit à Bissol : «Tu vois, il n'y a rien à faire», et nous sommes sortis. Et à ce moment-là, j'ai vu un Noir, grand, jeune, respirant la force, la santé. Il nous a vu sortir du bar et il est venu à nous. Il dit : «De quel pays êtes vous ?» J'ai dit : «Je suis de la Martinique.» «Et vous sortez de ce bar ?» J'ai dit : «Oui mais la dame nous a fichu à la porte.» Il m'a dit : «Mais non, monsieur, c'est un bar de Blancs.» Et j'ai dit : «Comment ça, de Blancs, puisque j'ai vu la femme de couleur.», et je lui ai montré la femme de couleur.